

LE PREMIER CIGARE.—*Continue.*

VII

*Il faisait un temps superbe : il y avait dans les rues beaucoup de monde. En passant devant les vitrines des boutiques, Isidore se trouvait un cœur lentement tourné.*

VIII

*Mais soudain, un malaise le prit. "C'est le soleil de mai," pensa-t-il. Il s'assit sur un banc, en jetant son cigare, qui trouva sur le champ un propriétaire.*

IX

*Le temps se couvrait et le malaise d'Isidore ne faisait qu'augmenter. "Ce n'est pas le soleil, se dit-il, c'est le Londres!"*



X

*Un gardien de la paix qui passait s'inquiéta de sa pâleur : un rassemblement ne tarda pas à se former. Isidore était un supplice.*

XI

*Il donna son adresse au gardien de la paix, qui fit approcher une voiture, et l'y porta, aidé d'un petit pâtissier, comme il y en a toujours dans les rassemblements.*

XII

*En rentrant chez ses parents, Isidore se coucha et fit d'amères réflexions sur sa conduite. Il fut malade pendant trois jours, mais redeint raisonnable.*

vue et à laquelle elle avait jusqu'alors si peu pensé."

II

Zora n'était point arabe de naissance : Kaddour l'avait rencontrée dans l'un de ses voyages en Arménie ; frappé par la merveilleuse beauté de cette jeune fille, il offrit à son père, un marchand de corail assez besogneux, une grosse somme d'argent, s'il voulait la lui donner en mariage ; le pauvre mercantile n'hésita pas longtemps, cela assurait à sa fille une vie paisible et arrangeait ses propres affaires, qui en avaient grand besoin. Kaddour épousa donc Zora, quoiqu'elle fut chrétienne.

A la même époque, Nicolas Ipatoff, riche négociant établi à Pétersbourg épousait Macha la seconde fille du marchand Arménien ; les deux sœurs se séparèrent, suivant chacune une fortune différente, mais inespérée. Elles ne devaient plus se revoir.

La tolérance religieuse de Kaddour était extrême, il ne demanda à Zora que de respecter les usages des grandes dames arabes et la laissa penser et agir à sa guise dans la retraite du harem. Ainsi elle continua à porter suspendues à son cou la petite croix d'or et les médailles bénites qui ne l'avaient jamais quittée, fit régulièrement les ablutions commandées par le Coran, s'inclina avec respect pour le Sakamelek, et fit dévotement tourner dans ses doigts les grains d'ambre de son chapelet.

D'ailleurs, elle était douce et paisible, aimait tendrement son mari, mettant tous ses soins à lui plaire et lui gardait une profonde reconnaissance d'avoir, par ses libéralités, assuré une tran-

quille vieillesse à ses parents. Elle pensait aussi que Dieu l'avait placée à côté de Kaddour pour n'être occupée que de le rendre heureux.

Quant à Fatou, c'était jadis une jolie petite négresse que les hasards de la vie avaient d'abord donnée comme un jouet à une nichée de jeunes enfants russes, qui la comblaient de caresses ou la battaient sans raisons ; de là, elle ne savait comment, elle était passée sous la domination d'une respectable anglaise, Miss Polly Turner, qui l'amena à Aden, et, avec la louable intention de la faire chrétienne, lui apprit des hymnes méthodistes et lui conta l'histoire d'Abraham et de Sara, d'Agar et d'Ismaël, et l'interminable voyage des Hébreux dans les sables brûlants de l'Arabie.

Puis comme un jour la pauvre servante lui avait avoué qu'elle aimait un des plongeurs de Kaddour aussi noir qu'elle, Miss Turner lui avait demandé si elle songerait à épouser un musulman. Sur la réponse affirmative de Fatou, la rigide anglaise l'avait abandonnée.

Donc, sans oublier les prières qu'elle disait jadis devant les saintes images pendant son séjour en Russie, ni les hymnes qu'elle avait chantées avec Polly Turner, Fatou revint à l'Islamisme, dont elle avait presque perdu le souvenir.

Quelque temps après son mariage, elle entra au service du harem de Kaddour ; elle eut un fils, devint la nourrice d'Ali, et comme elle était d'humeur joviale, d'un caractère bien fait et qu'elle comprenait et parlait la langue de Zora, elle fut sa servante préférée et avec le temps sa confidente.

Tel était le milieu dans lequel, pendant l'absence de son père, allait se trouver Nadège Ipatoff.

Lorsqu'on eut signalé le navire qui devait amener le père et la fille, Kaddour se rendit sur le port, et Zora, les yeux rivés aux ouvertures du moucharabih, se mit à guetter la venue de cette enfant qui depuis quelques jours tenait tant de place dans sa vie.

—Fatou, dit-elle, comment crois-tu qu'elle soit grande ?

La négresse répondit :

—Une petite demoiselle de douze ans doit avoir cette taille ; et, avec la main, elle donnait une mesure vague que d'ailleurs sa maîtresse ne regardait point.

—Fatou, je voudrais qu'elle fût belle.

—Elle l'est, sois en sûre.

—Mince, continuait Zora, avec des yeux de velours et des cheveux noirs.

—Pourquoi ? demanda la servante qui adorait les cheveux blonds.

—Sa mère était ainsi, répondit l'arménienne en étouffant un soupir.

Enfin, sur la route poussiéreuse, dans la lumière éblouissante du soleil couchant, elles recomurent le chameau de Kaddour, portant sur son dos une espèce de palanquin aux rideaux soigneusement tirés.

Montés sur leurs petits chevaux arabes, les deux beaux-frères cheminaient côte à côte, en devisant avec animation.

Et derrière le moucharabih, Zora se sentait défaillir de joie ; Fatou ne pouvait retenir ses larmes ; et leurs deux cœurs, battant à l'unisson, souhaitaient la bienvenue à cette jeune fille qui peuplait déjà leur solitude.

(A continuer.)